

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 22 (1884)
Heft: 19

Artikel: A la vesita
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-188239>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

ser des libérés envoyés par les directeurs ou les aumôniers de prison.

Cet exposé fini, le président et un des membres de l'association, sir Emilius, ont successivement pris la parole. Ce dernier a insisté sur l'erreur commise par les voleurs sans expérience, lesquels se figurent toujours qu'ils ne seront pas pris.

« Le gros de vos profits, a-t-il ajouté, ne reste pas entre vos mains. Il passe dans celle des receleurs. Vous voyez donc que ce qu'il y a encore de plus profitable, c'est d'être honnête homme. »

Sir Robert Carden, au cours d'une allocution fort applaudie, a provoqué un grand éclat de rire par une observation : « Quelques-uns d'entre vous doivent me connaître, dit-il ; et moi aussi, je reconnais toujours un voleur à son air. »

La parole a ensuite été donnée aux invités. Quatre voleurs, ramenés au bien, ont raconté leur vie passée ; l'un d'eux avait l'élocution remarquablement facile et élégante. Un autre, âgé seulement de vingt-neuf ans, avait déjà passé onze ans en prison.

L'ancien directeur de la prison de Cold Bath Fields a prononcé à son tour un discours vivement applaudi : « Dans mes vingt-quatre ans de direction, a-t-il dit, 250,000 prisonniers m'ont passé par les mains. Parmi eux, il se trouvait bon nombre d'hommes supérieurs. »

L'orateur condamne fortement l'emploi du *treadmill*, instrument de travail qui devient presque un instrument de torture. C'est un grand cylindre horizontal tournant sur son axe, comme une cage d'écurie, et que le condamné fait tourner en marchant, comme cet animal. La seule différence, c'est que l'écurie est placé à l'intérieur du cylindre, tandis que l'homme se trouve à l'extérieur.

Le treuil des carriers peut donner une idée de cet appareil. Seulement, le *treadmill* est d'un petit diamètre et a une assez grande longueur, ce qui permet d'y employer une dizaine d'hommes sur la même ligne horizontale.

On dit, dans les *Traité de mécanique pratique*, que pour tirer de la force musculaire de l'homme le plus grand effet utile, il faut l'employer comme moteur, en appliquant son poids à l'extrémité d'un levier. C'est sur ce principe qu'est fondé le *treadmill*. Mais cet effet le plus utile est aussi le plus monotone, le plus ennuyeux à produire ; sans compter que, si l'on incline une marche de cet escalier tournant, on s'écorche la jambe et l'on peut s'estropier.

« Je sais ce que c'est que le *treadmill*, a-t-il ajouté en terminant, j'y ai mis sept cents hommes par jour pendant vingt ans. Eh bien ! je l'ai vu casser des bras et des jambes, et jamais ne servir à rien d'utile. Quand on l'a brûlé à la prison de Cold Bath Fields, je n'en ai donc pas été fâché. »

Tels ont été les incidents de ce banquet de voleurs, qui montre suffisamment que l'Anglais met de l'originalité dans tout, même dans les œuvres de bienfaisance. Hélas ! les résultats de cette œuvre de relèvement ne sont malheureusement pas en rapport avec les sacrifices qu'elle exige ; enfin n'aurait-

elle transformé qu'un coquin sur dix en honnête homme, que ce serait déjà beaucoup.

Notre commission de clémence pourrait peut-être puiser dans l'étude de cette institution d'utiles enseignements à appliquer aux malheureux qui sortent de nos établissements de détention.

Ecuries-salons. — Beaucoup de gens qui, chez nous, portent chapeau de soie et montre d'or, n'ont point un appartement aussi propre, aussi orné que celui où se prélassent les vaches de Broek en Hollande. Avant d'entrer, vous essuyez vos souliers à une natte étendue devant la porte ; si vous vous oubliez, on ne se gêne pas pour vous rappeler à l'ordre. Les étables sont pavées de briques de différentes couleurs, et d'une propreté exquise ; les parois sont revêtues de bois de sapin, les fenêtres ornées de rideaux de mousseline et de pots de fleurs, les manégoires sont peintes, les vaches étrillées, peignées, lavées.

Pour les empêcher de se salir, on leur relève la queue à l'aide d'une ficelle attachée à un clou du plafond : une rigole qui traverse l'étable emporte continuellement les ordures ; excepté sous les pieds des bêtes, on ne voit nulle part ni un fétu ni une tache ; l'air y est si pur qu'en fermant les yeux on pourrait se croire dans un salon. Les chambres des paysans, la laiterie où l'on fait le fromage, les cours, les moindres recoins, tout est également propre et luisant.

A la vesita.

Cein a rudo tsandzi du lè z'autro iadzo po cein qu'ein e-t dè cein qu'on appreind à l'écoula. Ora que lè z'einfants ein dussont atant savai què lè menistrès dào vilhio teimps, n'est pas question ! s'agit dè recordà sein renasquà, sein quiet gâ lè régents militero ! N'est pas l'embarras ! lè z'einfants d'ora savont tot. Dein lo teimps, on sè conteintavè dè lão férè recordà lo catsimo, lo passadzo, lo livret et cauquèis chaumo, et l'étai tot. Lo régent lè fasai epelà su lão paletta, et liairè onna mi su lo testameint, et lè fasai chiffrà on pou, quand savai, et l'étai tot. On n'avai pas onco einveintà lo programme, et on laissivè la granmère et la jografi à cllião qu'ein aviont lezi. Et cein que lâi dioint la science naturet ! on s'ein, einquettavè atant què dâi dzerrotirès dè la serveinta à Pharaon. On savai bin que quand on voignivè ein aoton dào bio fromeint, on ne messe-nâvè pas dào navet, et que quand lè niolans étoint nai et que lo teimps bargagnivè on étai dein lo cas d'avai la pliodze ; mà on avai pas fauta dè savai por-quiet cein sè passavè dinsè ; on laissivè férè lo bon Dieu, et tot allavè bin.

Ora, on sè conteinte pas dè cein. On vao tot savai, et on n'est pas éduquà s'on ne sâ pas derè porquie lè pommès bovardès ne craisont pas su lè premio-lâi, et porquie lè bocans ont 'na berbitche. Mâ on a a bio tot cein volliâi expliquâ ; y'ein a adé dâi malins et mémameint dâi taborniô que trâovont dâi résons que vaillont atant que cein qu'on appreind dein la science naturet, coumeint vo z'allâ vairè ; et

se y'é batolhi tant qu'ora dè cllião z'afférès, l'est tot bounameint po vo conta sta z'ice que montré que quand on a dè l'idée on pão repondrè sein avái tant recordâ.

A la vesita de stu sailli, lo régent qu'avái bin expliquâ ai z'einfants ti cllião novés z'afférès d'ora, demandé à n'on bouébo :

— Pourquoi, quand on met du lait chaud et pur dans un vase, la crème se forme-t-elle à la surface?

— C'est paceque le fritier ne pourrait pas aller écramer à fond du bagolet, repond lo bouébo.

Histoire d'un pantalon.

Un peintre étranger, qui paraissait vouloir étudier nos paysages, et disant s'appeler de Carotin, était depuis plusieurs semaines dans un hôtel de Genève, mangeant et buvant bien, dormant mieux, mais peu soucieux d'acquitter sa note. En vain, le garçon la lui avait présentée à diverses reprises, il en avait toujours remis le paiement à un lendemain problématique.

Le maître d'hôtel, qui avait conçu des doutes sur la solvabilité de ce personnage, résolut d'en finir; et comme il craignait que son débiteur, qui, pour tout gage, n'avait que ce qu'il portait sur lui, ne disparût un beau matin, il dit au garçon : « Jean, tu brosses chaque jour les effets de ce monsieur ? Eh bien, demain matin, de bonne heure, tu lui retiendras son pantalon. Il faudra bien alors, s'il veut sortir, qu'il s'exécute. »

Le lendemain matin, le peintre s'éveilla vers dix heures. C'était son habitude, à ce cher homme, de dormir la grasse matinée. Il jette les yeux sur sa garde-robe et, n'y voyant pas son pantalon, il comprend les desseins de son hôte :

— « La bonne affaire ! s'écrie-t-il en sautant à bas du lit. Je n'aurais jamais changé de maison, mais puisque la voilà réglée maintenant... »

En un tour de main, il est habillé. Les bottes sont hautes, son pardessus très long. Il se boutonne bien. Le voilà dans la rue.

Une demi-heure plus tard, notre artiste était installé à la pension **, dans une excellente chambre, où il se faisait servir à déjeuner, puis à dîner.

Le soir venu, il dépose ses effets à la porte pour qu'on les lui brosse et s'endort d'un sommeil calme et profond.

A huit heures du matin, on frappe à la porte. C'est le garçon qui lui rapporte ses effets tout propres, ses bottes bien luisantes.

— « Et mon pantalon ? fait-il.

— Votre pantalon ! répond le garçon, mais il n'y en avait pas !

— Quel scandale ! mon pantalon ! On m'a volé mon pantalon !

Et le peintre s'agitte, il crie, il tempête. En vain, le garçon veut-il lui présenter une observation. Il continue à vociférer. Il ne veut rien entendre.

— En voilà une baraque ! c'est indigne ! abominable !

Dans la maison, tout le monde est aux écoutes dans les couloirs. Le patron, à son tour, arrive tout essoufflé. Qu'y a-t-il donc ? Que s'est-il passé ? A

aucun prix, il ne veut d'un pareil scandale dans sa maison.

— Votre pantalon ! on vous l'a égaré, dites-vous ! Eh bien, c'est bon, on vous le remplacera, mais, de grâce, cessez vos cris.

— Oui, mais il y avait soixante francs dans une poche.

— Eh bien, on vous remettra vos soixante francs, mais finissons-en. »

Le peintre eut ainsi un pantalon neuf, plus soixante francs. Seulement, il paie cela bien cher aujourd'hui, attendu qu'il a été mis en état d'arrestation pour faits d'escroquerie.

CHEZ MON FUTUR

IX

— Vous comptez épouser le vicomte ! interrompit la baronne croyant trouver dans ces conseils une intention intéressée.

— Je ne le reverrai plus, madame.

— Oh ! ni moi non plus, mademoiselle.

Et la baronne ajouta avec animation :

— C'est là le plus piquant de l'aventure. A vouloir courtiser deux femmes à la fois, on risque de n'obtenir ni l'une ni l'autre. Moi, je ne m'exposerai plus à la jalousie de mon mari. Une nouvelle scène comme celle qui vient d'avoir lieu me tuerait. Vous, vous jugez avec raison que la conduite du vicomte est inqualifiable. Solliciter votre main alors que, tout dernièrement encore, il me jurait... Faisons un serment, Emmeline, voulez-vous ?

— Lequel ?

— Celui de ne jamais revoir le vicomte.

— Je viens de vous dire que telle est ma détermination, répliqua Emmeline avec impatience.

— Puis, comme pour justifier son air préoccupé :

— Je dois vous prévenir que mon frère va arriver, reprit-elle, il m'a amenée ici ; il en est sorti pour réparer un oubli, mais il ne saurait tarder maintenant. Voyez si vous voulez l'attendre.

— Vous êtes accompagnée de votre frère ! s'écria la baronne. Et vous me laissiez il y a un instant vous accuser d'être venue seule ! Oh ! je vous comprends. Mademoiselle de Nacqueville n'avait pas de comptes à me rendre ! Mademoiselle de Nacqueville se place assez haut pour braver la médisance et ne daigne donner à personne des explications de sa conduite ! Adieu. Je vous remercie de m'avoir avertie que votre frère va arriver. Non, certes, je ne veux pas le voir. Ma présence ne manquerait pas de l'étonner. Elle lui fournirait matière à des commentaires sans fin. Quelle heure est-il donc ?

La baronne se rapprocha de la cheminée.

— Elle va reprendre sa lettre, pensa Emmeline.

Cette supposition était toute naturelle. La première chose à faire en effet, puisque Christine rompt toutes les relations avec le vicomte, c'était de supprimer le billet qu'elle lui avait écrit et qu'elle avait déposé dans le socle de la pendule Louis XIV.

Emmeline, par discrétion et générosité, se retira dans l'embrasure d'une fenêtre. Elle était censée ignorer qu'un billet fut caché là, elle voulut accorder à la baronne toute la latitude de le retirer sans avoir à en rougir. La jeune fille cependant, tout en ayant l'air de regarder dans le jardin, suivit du coin de l'œil tous les mouvements de la jeune femme, qui, au lieu d'enlever le papier, s'assura seulement par un coup d'œil rapide, qu'il était toujours là, bien caché.

Puis la baronne traversa le salon pour gagner la porte, en adressant quelques mots d'adieu à Emmeline.